



Michelle BLONDÉ, *Une usine dans la guerre. La société nationale de la viscose à Grenoble, 1939-1945*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. Résistances, 2008, 191 p.

Conduite après la fermeture de l'usine dans un contexte de patrimonialisation du site, cette étude est le fruit d'une recherche sur un grand-père syndicaliste et résistant, qui a longtemps travaillé dans l'usine de la Société nationale de la viscose (SNV) de Grenoble. Il en résulte un beau livre d'histoire sociale qui s'appuie notamment sur les archives de l'entreprise.

Créée en 1925 à Paris, la SNV est une filiale du groupe lyonnais Gillet qui fabrique le fil de viscose. Elle est dirigée à partir de 1932 par un ingénieur chimiste, ancien officier de la Première Guerre mondiale et protestant pratiquant, P. Fries. L'organisation taylorienne du travail, qui règne dans l'usine est soumise à des impératifs stricts en raison de la manipulation de produits chimiques dangereux. À la veille de la guerre, la SNV emploie une main-d'œuvre essentiellement non qualifiée composée d'un petit millier d'hommes et de femmes, des Français et des étrangers d'origines variées dont beaucoup ne font que passer. Ce *turn over* incessant, que la politique de logement de la direction de l'usine ne parvient pas à arrêter, est sans doute dû à la dureté des conditions de travail. La guerre aggrave la situation. Comme l'usine travaille notamment pour l'Allemagne, son carnet de commande est bien rempli. Avec la guerre, les effectifs doublent, le nombre d'heures de travail augmente, les femmes sont conduites à travailler la nuit comme des hommes, tandis que les équipements de l'usine ne sont pas renouvelés. Dans le contexte de la Révolution nationale et alors que les salaires sont bloqués, la direction cherche dans les œuvres sociales un moyen pour stabiliser son personnel. Le Comité social (CS) de l'usine joue donc un rôle important et Fries ne cesse de chercher à amé-

liorer le ravitaillement de sa main-d'œuvre. Si nombre d'œuvres déjà organisées (logements, service médical) ne font que s'intégrer dans un ensemble nouveau, d'autres, comme la création d'un centre d'apprentissage, sont plus ambitieuses. Cet ensemble répond en fait à la nécessité de fixer la main-d'œuvre.

Le rôle du patron dans de telles circonstances est montré dans toute sa complexité. Conscient de l'importance de son usine pour les autorités d'Occupation et sans doute proche des idéaux de la Révolution nationale, celui-ci ne s'en est pas moins opposé aux mesures autoritaires et antisémites, et il prend contact avec la Résistance. D'une certaine façon la période de l'Occupation a été une sorte de laboratoire social et Fries montre un intérêt pour les travaux menés par l'École des cadres d'Uriage, intérêt qu'il réussit semble-t-il à partager avec certains ex-délégués CGT. Le rôle des syndicalistes est lui aussi décrit avec beaucoup de nuances puisque l'auteur montre la réalité de l'investissement de nombre de militants dans un CS pourtant organisé d'après la Charte du Travail tout en notant que cet investissement prépare le travail syndical de la Libération. Enfin, la question de la Résistance est abordée de façon très nuancée. Le centre d'apprentissage ouvert à l'usine en 1941, dans lequel on travaille sous le portrait du Maréchal en écoutant les préceptes humanistes des maîtres d'Uriage, éveille en effet des vocations de résistance tandis qu'une importante activité syndicale lie des revendications concernant la vie quotidienne à l'usine à un patriotisme affirmé. Si l'importance de la solidarité et de la fraternité entre ouvriers est évoquée, l'auteur ne tombe pas dans la mythification puisqu'il est précisé que « même si le recul du temps lui confère une dimension mythique et que ce mythe se renforce sans aucun doute des fractures de la société contemporaine, cette solidarité a bien existé ». Au chapitre des regrets on signalera que si le cas de la SNV est sans doute un cas particulier, il n'en est peut-être pas pour autant un cas « à part ». En effet, le sujet gagnerait sans doute à être replacé dans un contexte plus large, celui de la seconde industrialisation dans la région grenobloise et des transformations de la fabrique lyonnaise. Si l'auteur montre avec brio l'hétérogénéité et l'instabilité du monde ouvrier de la SNV, pourquoi parler ailleurs de « la classe ouvrière » et même d'une « classe ouvrière rétractée sur elle-même » pendant les années

noires ? On regrettera aussi le rejet des notes à la fin du livre. Mais ceci n'affecte en rien le plaisir de lecture que procure ce livre passionnant, riche d'une abondante iconographie, d'un index, d'annexes fournies, et foisonnant de mille et un détails qui montrent bien la complexité du social. L'un des grands apports de ce travail n'est-il pas finalement de poser la période de la Seconde Guerre mondiale comme un moment essentiel dans l'histoire de la SNV ? Tout ceci donne envie d'en savoir plus. Souhaitons que ce travail soit prolongé dans une histoire de la SNV avant et après la Seconde Guerre mondiale.

Pierre Judet